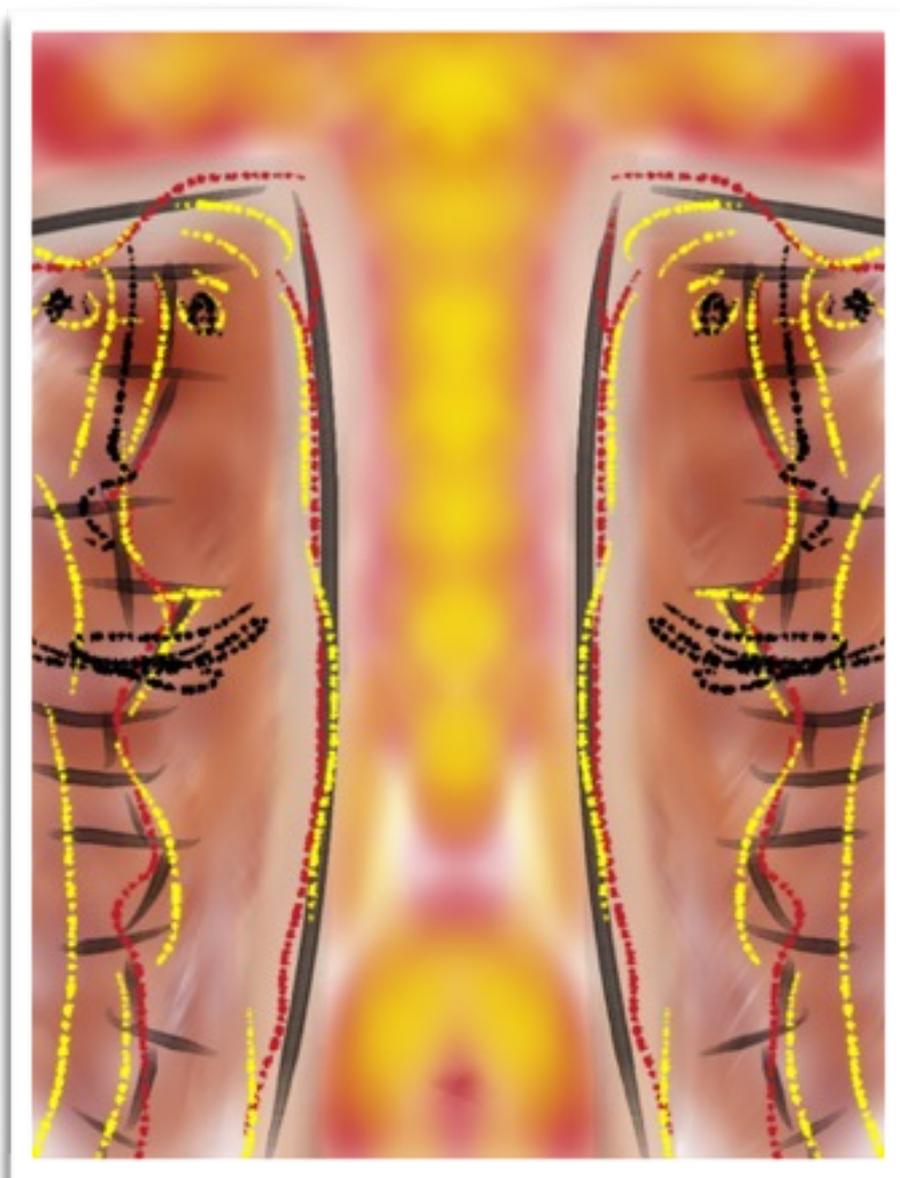


Thierry Piras

"Le sexe de l'autre"



Décembre 2014

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.
Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.
www.enpasseanalytique.com

Si le titre « le sexe de l'autre » fait référence à ce qui serait de la relation et de la fonction à l'autre, « il » ne souhaite pas se laisser enfermer dans la doxa d'un postulat posé autour de la différence sexuelle. Cette loi posée comme telle pour justifier de ne pas y regarder ailleurs, semble enfermer l'acte de penser dans un déterminisme restrictif. Ne dit-on pas d'ailleurs que l'enfant ne pourrait devenir sujet que confronté à la loi de la différence des sexes. Il est aussi proclamé bien haut et trop souvent dans un discours plus politique que psychanalytique, que l'homosexuel ne connaissant pas l'altérité ne pourrait prétendre au registre de l'accueil d'un enfant. L'avenir de l'enfant semblerait directement déterminé, et par sa qualité de sujet en devenir, et par sa rencontre houleuse avec ce qui est nommé de la différence des sexes. De sexe, il semble qu'il faille entendre ici, sexe biologique, ceux de garçon et de fille, tout en oubliant au passage ce qui relève de l'hermaphrodite. Certes longtemps mutilé en seul garçon, mais existant tout de même. Cet état de sujet, nous renverrait-il en priorité, du fait de sexe biologique à l'individu, plutôt qu'au sujet de l'inconscient, où le biologique laisse la place au symbolique et à mon sens à l'ontologique. Il n'est naturellement pas question de nier la multiplicité des réalités biologiques fondant ce que seront les attributs physiques génitaux de l'enfant et de l'adulte en grandissement. La seule nature anatomique et biologique ne détermine pas uniquement ce qu'il adviendra d'un individu nommé à la naissance, garçon, fille ou autre en réponse à la question de la mère au moment de l'accouchement : « qu'est-ce que c'est? » Quand il est abordé la thématique de la différence des sexes, est-ce uniquement pour instaurer le maintien d'un quasi-diktat d'une réalité masculine sur une domination féminine? Ne serait-il pas question de s'autoriser à penser non plus seulement en terme d'identifiant d'individu, à savoir, masculin, féminin et hermaphrodite, mais dans celui d'altérité. D'un autre en place d'un autre pour que se constitue le fonctionnement, et de l'altérité et de la mêmeté. Certes l'enfant existe, non comme porteur d'un système sexuel, mais comme réel d'une appropriation à l'altérité. L'altérité ne se positionne pas uniquement dans la différence des sexes - masculin VS féminin -, mais dans l' « ἀλήθεια »*, le processus de dévoilement. Interrogeons-nous pour comprendre, dans la mesure de l'impossible du tout à cerner, la problématique du sexe de l'autre et de son corollaire, l'autre du sexe.

Sans vouloir plaquer systématiquement des référents philosophiques, il convient d'entendre combien la réflexion sur l'être pourrait favoriser une sortie sans concession du tout biologisant. Si le sujet comme être parlant s'installe dans le cabinet de l'analyste, ce n'est plus uniquement cette dimension de lui qui s'instaure de l'expérience analytique. Le langage en ouvrant la voie du dévoilement installe l'analysant dans une logique, non plus seulement du récit

et de la recherche de compréhension, mais dans la sidération à la saisie de l'être. C'est notamment dans les dérives de l'intégration de l'altérité que se joue la conquête d'une lecture du retour du refoulé. Freud et la psychanalyse nous enseignent que l'individu se construit dans la recherche et la capture, réelle ou fantasmée de l'objet du désir. Cet objet étant posé dans l'attribut de différence biologique, à savoir un féminin pour un masculin, et un masculin pour un féminin, comme loi référentiel. Ou du moins référence à une situation, certes ancienne, mais existante du primat du masculin sur le féminin et d'une hétérosexualité normative au nom du prédicat de la reproduction de l'espèce. Ne serions-nous pas un peu trop dans le biologique pour une psychanalyse qui a voulu s'instaurer de la différence dès le début de son histoire? L'enfant se construirait sur la différence des sexes, tour à tour « attiré » par le parent de sexe opposé, à condition de vouloir toujours conserver cette expression d'opposition. Et ensuite rejoignant le giron du même sexe, du moins biologique, la fille vers la mère, le garçon vers le père pour poursuivre la maturation d'une identification ipséitique. La différence stricte des sexes ne paraît pas s'appliquer dans le champ de la fonction phallique, où l'enfant, et ce quelque soit son sexe biologique s'instaure comme substitut phallique à sa mère. Comment ne pas conserver cette vision attachante, mais tout autant idéalisée de deux enfants en bas âge découvrant avec curiosité et un brin de sidération, que la réalité de l'entre-jambes de l'un est semblable ou différente, et ce en fonction des attributs anatomiques.

La petite fille intègre-t-elle le manque au pénis, la différence ou bien encore la complémentarité, ou une certaine curiosité, invitation à en découvrir plus, et ce au-delà du seul anatomico-biologique visible. Que dire d'un petit garçon ou d'une petite fille prenant le bain ou jouant tout nu dans une crèche avec un hermaphrodite qui est de toute façon différent, mais aussi identique à chacun des deux, tout en étant comme eux strictement spécifique. Le « je suis un garçon » ou le « je suis une fille » se présente en premier, comme stade fondateur d'une différence, mais d'une différence qui n'obère nullement, tout au contraire le réel du concept de l'autre, évacué de toute biologisation. Le petit garçon jouant avec un autre petit garçon intégrerait-il moins la loi de différence des sexes que s'il jouait avec une petite fille? La réponse serait bien entendu négative. Le même, à supposer que l'on puisse demeurer le même et le même à qui ou à quoi, quelques années plus tard, dans ce qui pourrait être identifié par les savants qui savent comme des jeux sexuels ou présexuels, serait-il conforme à ladite loi précédente s'il ressent émoi pour un garçon comme lui? Il fut jadis et trop souvent encore diagnostiqué comme pervers narcissique, ou manifestant une non-intégration de la loi de différence des sexes. Faudra-t-il entreprendre de le guérir de son trouble, et le ramener à une

plus juste raison celle de n'aimer que fille si l'on est garçon et garçon si l'on est fille? Et que dire de celui ou celle qui rentrant à la maison le soir embrassait ses deux papas ou ses deux mamans. Ne seraient-ils que condamnés à la perte psychique et à la vindicte au nom d'une réfutation d'une loi, qui ne témoigne au demeurant que du reflet d'une histoire, celle du patriarcat. Mais laissons là, le sexuel biologique, laissons là aussi les relations physiques, de ces corps à corps qui s'unissent et se désunissent sans jamais d'ailleurs se perdre ni se gagner dans l'altérité et la mêmeté.

C'est une véritable invitation au dévoilement que nous devons nous astreindre pour identifier ce qui fonde l'individu au-delà de la réalité du biologique. L'autre sexe c'est l'autre, et non plus seulement le masculin, le féminin, l'hermaphrodite, ou bien encore l'hétérosexuel et l'homosexuel. Prenons deux objets d'observation, Δ et Θ **; peu importe pour le moment la nature de leur sexe biologique, il s'agit seulement de deux individus en situation d'être au monde, et traduisant par la langue l'existant de l'altérité, mais aussi de la mêmeté. L'autre de Δ est bien Θ , tout comme Θ est l'autre de Δ . Tous les deux sont de l'autre tout en étant du même, de ces concepts qui ne parlent plus des individus référencés, mais qui font parler ce qui est de l'ordre des fonctions agissantes. L'autre de l'autre est à la fois l'autre et le même ; se positionnant dans la différence à l'unicité et dans l'unicité de la différence. Il n'y a pas d'opposition entre les deux objets d'observation, mais espace de langage, et ce d'autant que nous avons à faire à deux humains, deux parlants. L'accessibilité au symbolique qui caractérise l'existence du langage place toute relation comme un fait de pensée. Un fait de pensée qui fait différence, non entre les objets, mais dans les actes de nomination que sont l'un et l'autre ou le je et le tu. D'une différence qui ne fait pas opposition, mais acheminement au penser; d'une altérité au demeurant constituante de la mêmeté. Reprenons le terrain d'une humanité avec cette expression d'une relecture possible de la différence sexuelle. Par ce paradigme, l'autre sexe c'est l'autre, il devient possible, au-delà d'une simple forme linguistique de bâtir une alternative à l'opposition. À savoir que l'homme devrait prendre femme comme objet, non au nom de la différence, mais de l'opposition et de la nécessaire justification de la soumission de l'un des deux. Laissons de côté, et l'hétérosexualité et l'homosexualité pour investiguer l'économie psychique à l'aune d'une ontologie dévoilée. De cette loi, que l'un est manifesté par l'autre, et dans sa spécificité que dans son unicité, l'autre sexe c'est l'autre. Quelque soit son sexe biologique, même à l'identique entre Je et Tu ***, du point de vue biologique, il est tant du même que de l'altérité. Deux hommes, par exemple, ne possèdent pas un pénis unique; certes ils sont masculins tous les deux. Nous avons deux sexes, que ce soit d'un point de vue anatomique, chacun le sien, et

d'un point de vue symbolique, il est le sexe masculin du Je et le sexe masculin du tu. L'idée de sexe masculin ici ne dit rien de ce qui serait de tel ou tel homme quant à sa dimension d'être. « Sexe masculin » ne parle encore une fois que du biologique et non de l'objet désirant ou de l'objet cause du désir. Combien il serait tentant d'affirmer que la seule attirance vers un masculin, pour un homme ne serait qu'une fixation sur son propre pénis ou bien encore les séquelles d'une fixation intempestive à la mère. Deux solutions s'offriraient alors à nous, un homme choisit un homme comme objet de désir, en reprenant l'image du même objet que la mère ; mais à supposer qu'elle ne soit pas lesbienne. Si la mère choisit un homme comme partenaire, et si son fils choisit aussi un homme comme partenaire, il ne s'agit pas du choix d'un homme, mais du choix d'un autre. D'un autre de sexe mâle d'un point de vue anatomique, mais d'un objet fondant le cœur de la relation, c'est-à-dire l'altérité. Cet homme ne serait non conforme, qu'à considérer la vérité contenue entièrement dans l'hétérosexualité et non dans l'altérité de l'être. Dans la relation sexuelle de deux femmes, il n'y a pas le sexe féminin, entité symbolique à part de toute contingence ontologique. Nous avons une femme, et une autre femme soit un sexe chacune (je ne parle pas ici d'hermaphrodites qui multiplieraient encore la somme des existants biologiques); nous ne sommes pas en présence du sexe féminin. Le sexe d'un homme ou d'une femme par rapport à un partenaire est de toute façon un autre sexe que celui de l'autre.

Deux hommes, deux femmes, un homme une femme ne fondent pas une entité sexuelle nouvelle que l'on appellerait le SEXE. Il est toujours question de l'observation de deux sexes différents, car spécifiques, marquant deux uniques et ce quelques soit la nature biologique. La différence biologique des sexes organiques n'est à utiliser que dans un processus de procréation. Nous pouvons maintenant reprendre l'énoncé de la loi soi-disant fondatrice : « l'enfant ne peut devenir sujet que confronté à la loi de la différence des sexes ». Si le sujet demeure bien le sujet de l'inconscient alors il ne peut être question de sexe biologique. Et si le principe de primauté du phallus semble encore à être conservé comme fondateur dans l'inconscient, ce que révèle d'ailleurs l'expérience analytique, il n'est ni question de pénis, ni de vagin, mais d'une symbolique. La fonction phallique n'a pas de sexe biologique. À côté de la seule fonction phallique, conviendrait-il aussi d'envisager la relation d'un enfant à un parent dans le champ de la constitution de l'altérité, passant par toute rupture avec le principe de substitution. Dans l'absolu, si l'enfant s'instaurait d'un rôle substitutif phallique, c'est à dire niant en quelque sorte son unicité, son ipséité, l'autre ne pourrait devenir le concept fondateur, mais se maintiendrait comme un semblable ou un « presque que comme lui ». Dans l'acte premier qu'est le miroir pour l'enfant dans son appropriation d'une

nouvelle mêmété, non plus semblable à l'autre, le parent, mais différente comme expression d'une altérité en construction. Ni l'image des représentations physiques, ni la langue ne suffisent et ne suffiront à l'enfant, et ce quelque soit son sexe anatomique, pour se construire comme unique. Non plus l'un de l'autre, mais l'un de la fonction autre. Après le sexe de l'autre, conviendrait-il de s'interroger sur l'autre du sexe? Le sexe, non plus celui de quelque individu, mais du sexe pris dans son acceptation généraliste de chose attenante à la sexualité, au sexué ou encore à la sexuation. Dans ce cadre, l'autre du sexe nous mènerait à envisager non un quelconque partenaire, mais l'être, dans ce qu'il fonde et comme essence et comme existence. De ces fondations non parlantes sur un parlant pour tenter de cerner ce qui justement fait manque ou carence au langage. Et dans la clinique me diriez-vous? Dans ce que l'analysant énonce des modes de fonctionnement à « ses » autres, de ce qu'il identifie ou omet volontairement et le plus souvent sous le jeu macabre du refoulement, il se présente dans ce qu'il n'est pas. Cette structuration à ne pas être à ne pas en être de cette conscience ontologique, le conduit à un discours plus en « ἀλήθεια », et ce à condition qu'il y soit confronté par l'analyste.

L'enfant à partir du stade du miroir se confronte à l'altérité et plus insidieusement à l'être. Au-delà de la différence des sexes, c'est le primat double de l'altérité et de la mêmété qui structure l'individu en devenir et l'être en appropriation. Tout en reconnaissant qu'il est plus aisé pour le jeune enfant de constater des spécificités anatomiques entre lui et les autres, que la conscience de toute unicité formelle dans l'altérité et la mêmété. Le « je suis un garçon » intégrera le « je ne suis pas une fille », mais surtout je suis le garçon que je suis, différent des autres et même aux autres, car garçon et humain, ce qui le rendrait semblable aux filles, comme humain et être parlant. D'ailleurs la psychanalyse nous a révélé la limite de toute vérité sur le corps, pensons aux hystériques, ainsi que la limite au parlé d'un « je suis » par tout in-parlé du refoulé et du retour du refoulé. Posons un paradigme reconstruit autour de la différence des sexes, où l'autre sexe, n'est que le sexe de l'autre. Ainsi quelque soit la réalité biologique, l'autre sexe c'est l'autre, non en fonction de sa particularité anatomique, mais au nom de l'altérité qui transcende l'objet matière pour l'objet parlant. Les sexes ne s'opposent qu'à vouloir les considérer dans l'affrontement patriarcal. Et si l'altérité ne s'oppose pas à l'ipsité, alors peut se forger l'acheminement à un penser de l'être.

* La vérité au sens de dévoilement

** Delta et Théta. Le choix de deux lettres grecques par respects aux Anciens.

*** M.Buber - Je et Tu - Aubier Philosophie